

Jean-Marc Lemelin

LE MOUVEMENT D'ARRÊT COMMUN

APRÈS LE MANIFESTE

FANTASIE

En guise de supplément

MODE D'EMPLOI

Jean-Marc Lemelin.

LA VIE après le capital. Manifeste sans parti.

Triptyque (collection controverses).

Montréal ; 2009 (88 p.)

Un jour d'épais brouillard à Saint-Jean, Terre-Neuve et Labrador, il fut appelé par Robert Tremblay, le directeur du Collège d'enseignement général et professionnel (dit CEGEP) du Vieux-Montréal, qui lui demanda s'il voulait venir présenter son manifeste aux étudiants de son institution ; il ne put que s'enquérir :

« L'ont-ils lu ? »

- Tu sais bien qu'ils ne lisent plus, ils naviguent.

- Tu veux dire que la « navigature » a remplacé la lecture.
- Ce sont les nouveaux navigateurs. »

Vous vous demandez sans doute si Robert Tremblay existe, s'il est bien le directeur de ce CEGEP et pourquoi nous nous tutoyons ; c'est qu'il a été associé à Radical, le mouvement que j'ai fondé à Montréal au début des années 1980, mais je ne sais pas s'il a été ou est encore directeur de ce collège, rue Ontario, qui n'est pas dans le Vieux-Montréal.

« LA VIE après le capital se distingue du Manifeste du Parti communiste, d'abord et avant tout parce que c'est un manifeste sans parti ; c'est-à-dire qu'il précède le mouvement, le Mouvement d'arrêt commun, le MAC, qui avait pourtant un antécédent dans les années 1970, le

« Mouvement d'arrêt civil », en province, avant Radical, en métropole.

- Comme vous le voyez, à en juger par ma très grande beauté, je suis féministe et je m'offusque de votre sigle..

- C'est un acronyme. Et il ne faudrait pas confondre le MAC avec la lettre 'c' et le MAQ avec la lettre 'q' ou un cul, mot dont beaucoup d'autres termes ou vocables dérivent ou se composent ; mais si cela vous offense, vous pouvez l'appeler le Mouvement d'arrêt féminin ou féministe, le MAF, et verlaniser en FAM, puisque c'est un mouvement sans chef. - En anglais, c'est un CAM..

- Justement, moi qui ne suis pas féministe mais homosexuel, je me réjouis de vous voir citer en vers la prose d'Arthur Rimbaud, dit Rimbe : « Quelle vie ! La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde. » La citation m'a suffi, je n'ai pas eu besoin de lire le reste.

- Pas même la dédicace ?

- Moi, je l'ai lue, et je me demande bien qui est ce vieux Bauchau qui vous a sauvé la vie.

- Henry Bauchau est né en Belgique en 1913 ; il a vécu ensuite en Suisse et en France, où il a habité Passage de la Bonne-Graine à Paris ; aux dernières nouvelles, il vivrait ailleurs. Il est écrivain et psychanalyste. Il est selon moi le plus grand romancier de langue française depuis Gustave Flaubert et aussi un très grand poète, de même qu'un dramaturge et un essayiste, peintre aussi ; en langue anglaise, Hubert Selby Jr., qui est mort il y a quelques années, est son équivalent, par rapport à James Joyce.

- Comment vous a-t-il sauvé la vie ?

- Il m'a détourné du suicide, par ses livres de vieillesse, comme ceux de Martin Heidegger à l'époque de Radical, il y a presque une trentaine d'années. Mais revenons à ce manifeste : qui s'est rendu au moins jusqu'à l'avant-propos, qui n'est pas un avertissement ou un avis au lecteur ?

- J'ai parcouru la quatrième de couverture :
qu'est-ce que la « pragrammatique » ?

- C'est le doublet de « pragmatique » et de
« grammatique » : c'est ma grammaire ! Pour avancer
un peu, je précise justement que mon manifeste se
caractérise par un « programme » ou un
« diagramme », plutôt que par un programme ; la
pragrammatique est la « transdiscipline » ou la
« transfaculté » - je suis pour l'abolition des
départements et des disciplines - qui m'inspire
depuis plus de vingt-cinq ans et qui m'aide à vivre
en exode ou en exil, depuis que le Québec m'a
quitté en 1985. C'est la pragrammatique qui nous
permet d'entrevoir qu'il n'y a pas que le lien
social et que celui-ci n'est pas que collectif mais
aussi psychique, parce qu'il y a l'inconscient,
qui est transindividuel - affaire de transport et
de transfert et non de transcendance : il y a un
rapport entre l'institution et le meurtre -
instituer tue ! - et entre la masturbation et le

jeu. - Pardonnez-moi cet épisode d'analyse sauvage... Enfin, la pragmatique est la science de l'homme qui déborde les frontières des sciences humaines, des sciences sociales, des sciences naturelles et des autres sciences - s'il y en a ! C'est pourquoi les archivistes des bibliothèques nationales ont erré à la page 4 de mon manifeste : je ne suis pas tributaire des seules « sciences sociales », surtout pas de la sociologie, même si je traite du pouvoir, de l'économie et de la démocratie, de l'individu et de la société.

- Selon votre avant-propos, vous seriez un poète et un titan ou un gitan, rien de moins que Satan !

- Au moins je ne suis pas un tyran et je ne manque pas de sens commun, voire de bon sens. Mon manifeste est à la fois lyrique et conceptuel, poétique et politique, philosophique et scientifique : c'est mon *testament* et peut-être un *tournant* de l'humanité (ou de l'être ?) ; mais ce n'est pas de la littérature : je ne suis pas un

écrivain, mais j'écris, des milliers et des milliers de pages dans des livres ou sur des sites, pour vous qui savez naviguez. La révolution que je prône est chtonienne, autochtone, souterraine, interlope, clandestine ; mais en même temps, elle n'est ni secret (ce qui est sans paraître) ni mensonge (ce qui paraît sans être) : Dionysos traîne Apollon !

- Moi, je surfe seulement et je crois que vous êtes un génie, parce que je ne comprends rien à ce que vous écrivez.

- Penseur, je serais donc un autre génie incompris. »

(Rires)

La discussion ne put aller plus loin ce jour-là, faute de lecteurs ; mais avec des promesses de lecture, il fut entendu qu'il y retournerait si on payait à nouveau ses dépenses.

Je n'ose pas demander de cachet.

*

Il sillonna « la belle province » dans le but de répandre la bonne nouvelle, de soulever des débats et de susciter des mouvements d'arrêt commun lors de congrès scientifiques ou littéraires, de conférences politiques ou philosophiques, d'assemblées syndicales et de réunions départementales ; il lui arrivait aussi de rencontrer des groupes et des groupuscules, mais il évitait les partis et les associations, les organismes et les organisations. « Inventez votre sale MAC ! » était son slogan poétique ou « poétique ».

Il y a bien plus grave en termes de néologismes éthiques ou de tics : que dites-vous de « génétique » et de « néthique » ou de

« neuroéthique » après « bioéthique » ? Et n'a-t-on pas jadis invoqué la « poélitique » ? Oui, du tac au tac ! Tic-tac ! Tic tac toe !

« Comme les plus vieux d'entre vous ne se le cachent plus, j'ai été expulsé de cette université en 1983 ; on m'y a accusé de libelle diffamatoire, après y avoir rejeté ma première thèse de doctorat ; on en a parlé dans *La Presse* ; le Syndicat des chargés de cours a gagné ma cause, mais je n'ai plus jamais été capable d'y enseigner. Cependant, je respecte encore l'Université du Québec à Montréal - elle a au moins le mérite des grèves - et c'est pourquoi j'ai accepté d'y prendre la parole une dernière fois, surtout que mes ennemis sont maintenant bel et bien morts et enterrés ou retraités - et ils ont de la chance !

« Après le capital », ai-je sous-titré *La vie* : cela veut dire après *Le Capital* de Karl Marx, mais surtout après le capitalisme ; cela veut dire que je ne suis pas de ceux qui pensent que le capitalisme - autrement nommé libéralisme ou néolibéralisme, impérialisme ou mondialisme - est l'ultime mode de production, la fin de l'histoire et le fin mot de la démocratie. Je n'ai pas le mot de la fin, mais je crois encore à la révolution, même si ce n'est plus une simple révolution politique, une révolution en armes : « les armes de la révolution » ne sont plus des armes, seulement des outils ou d'autres moyens ; devant les « drones » qui nous désarment et face au « nanomonde » qui se fabrique à Grenoble et à San Francisco ou au Japon et en Chine, une révolution armée n'a plus aucune chance de victoire, aucune chance de vie. La vie qu'il faut changer, ce n'est pas la vie génétique (la nature innée), mais la vie générique (la culture acquise) par la vie

généalogique (la posture conquise). La révolution ne peut plus être seulement matérielle et manuelle (le pouvoir) ; elle doit être aussi spirituelle et intellectuelle (le savoir).

Je ne suis pas non plus de ceux qui cherchent à sauver le capitalisme, qui ne serait pas assez économique ou pas assez éthique, qui ne devrait plus être financier mais encore industriel, qui aurait donc besoin d'être régularisé ou sécularisé et sécurisé ; je ne suis ni économiste ni économe, mais je ne pense pas qu'il y ait un bon capitalisme et un mauvais capitalisme ; je ne suis pas non plus moraliste. De réforme en réforme, on informe et on déforme ou on se conforme, mais on ne transforme guère. Le capitalisme doit être combattu et abattu, parce qu'il détruit la planète, de guerres en guerres, de pollutions en pollutions et de catastrophes en catastrophes ; c'est pourquoi il

nous faut construire une nouvelle industrie, être industriel et studieux, curieux et généreux.

- Vous avez maintenant la parole ; je vous prierais de bien vouloir vous identifier avant d'intervenir. Hum ! J'ai oublié de le faire : Paul Dumouchel.

- Mon nom est François Latraverse et je suis philosophe analytique de l'esprit et du langage ; mes maîtres ont été Charles Sanders Peirce et Ludwig Wittgenstein..

- Rien de moins que l' « antiphilosophie », selon Alain Badiou !

- Vous êtes dans la même ligue et de la même ligne ou de la même engeance.

- Mais si j'ai une ontologie, elle n'est certes ni métaphysique ni mathématique.

- Déjà, quand tu étais notre étudiant il y a une trentaine d'années, tu étais un expert de l'amalgame.

- Il ne faudrait pas confondre l'amalgame ou l'analogie et l'homologie, ni non plus la structure et la fonction. Pour sortir du cercle vicieux de la poule et de l'œuf et donc du dualisme, j'ai inventé le coq, c'est-à-dire le tiers inclus, qui est surdéterminant et dont je n'ai pas assez parlé dans mon manifeste. De *La République* de Platon au *Discours de rectorat* de Heidegger, il est question des trois fonctions ou de l'idéologie tripartite de la civilisation indo-européenne pensée par Émile Benveniste et Georges Dumézil. De là, par exemple, j'en ai tiré que l'enfant ou le présent des vivants (l'œuf), qui domine, est déterminé par la mère ou le passé des morts (la poule), qui sont surdéterminés par le père ou le futur des survivants (le coq). Il m'est arrivé de surestimer le pouvoir de l'enfant (imaginaire mais nécessaire) et j'ai eu tort - comme Jacques Lacan lui-même - de dénier le symbolique à la mère (phallique, possible ou contingente) ; s'il n'y a pas de rapport sexuel,

c'est que le père est réel, c'est-à-dire impossible...

- Tu dérives ou délires.

- Passons donc à quelque chose d'encore plus insensé !

- J'ai cru entendre la voix de Foucault dans plusieurs passages de votre manifeste.

- Qui êtes-vous ?

- Je me nomme Michel Freitag.

- Vous avez bien l'oreille habermassienne. Alors que Jacques Derrida est le penseur de la déconstruction, Michel Foucault est le penseur de la destitution ; les deux - qui se sont boudés - sont tout autant écrivains que philosophes. Lorsque j'ai commencé à rédiger mon manifeste en avril 2008, je lisais ses *Dits et écrits* en quatre volumes et ses Cours au Collège de France, après avoir lu ses autres ouvrages il y a déjà bien longtemps ; quand je l'ai terminé un an plus tard, je lisais les ouvrages de Peter Sloterdijk traduits

en français ; Foucault et Sloterdijk ont en commun de ne pas saisir la puissance de la psychanalyse comme « absence ». (Comme, vous le voyez, j'alterne de l'écriture à la lecture.) Dans son enquête et dans son analyse ou son examen des sociétés de discipline, de contrôle ou de sécurité, Foucault s'est d'abord consacré à l'archéologie du savoir et du discours (les « modes de vérité »), puis à la généalogie ou à l'analytique du pouvoir ou du biopouvoir (les « techniques de gouvernementalité »), où il est passé de l'archive ou du document à l'édifice ou au monument ; il s'est enfin tourné vers une herméneutique du sujet ou de la subjectivation (les « pratiques de soi »). Dans son dernier cours avant de mourir, *Le courage de la vérité*, il retourne à Socrate et aux Cyniques et il distingue quatre discours : celui du prophète, celui du sage, celui du professeur ou du technicien et celui du « parrésiasite » ; cela correspond respectivement

plus ou moins, selon moi, aux quatre Discours de « l'envers de la psychanalyse » : Discours hystérique, Discours maître, Discours universitaire et Discours analyste ; Badiou a aussi copié cela avec l'amour, la politique, la science (le mathème) et la poésie (le poème). Vers la fin de sa vie, la biographie a gauchi ou infléchi sa théorie ou sa « fiction théorique », comme il l'appelle. C'est ainsi que Foucault a voulu et pu substituer, dans une éthique qui n'est pas simplement ou banalement un retour à Emmanuel Kant, la figure ou le personnage de l' « intellectuel spécifique » - c'est bien la sienne - à celle de l' « intellectuel universel » - c'est celle de Jean-Paul Sartre - ; Antonio Gramsci, lui, avait fait de même en cherchant à opposer ou à apposer l' « intellectuel organique » (le parti) à l' « intellectuel traditionnel » ; moi, je parle de l' « intellectuel sans frontières », sujet qui est transindividuel et qui est un dispositif, mais au sens de Martin

Heidegger et non de Michel Foucault et Giorgio Agamben. Au bord de la mort et en s'éloignant de Friedrich Nietzsche et de Georges Bataille, Foucault a bien vu que la « vraie vie » n'est pas une autre vie (le salut, l'éternité), mais une « vie autre » (la vie de « chien cynique »), non pas pour un autre monde dans l'immortalité, mais pour un « monde autre » dans la finitude : le souci et le soin ou la sollicitude et non pas la souveraineté, la « vie militante », la « militance » de la « vie philosophique », n'étant pas la « vie souveraine »... Mais je ne voudrais pas faire de conférence sur Foucault - sauf si on m'y invite.

(Murmures)

- Je m'appelle Gaétan Soucy et je suis enseignant et écrivain. Votre manifeste commence et finit par le récit ou la grammaire ; vous dites que le récit, c'est la vie, mais aussi que c'est le langage de la souveraineté et la souveraineté du langage ; en

même temps, vous vous en prenez à la souveraineté : n'y a-t-il pas contradiction ou vice d'argumentation ?

- C'est comme le travail du rêve ; le rêve n'existe qu'une fois remémoré, raconté. En outre, il y a souveraineté et « souveraineté », celle des princes et celle de Bataille, dont vous n'ignorez pas « la part maudite », ou celle de Nietzsche ; il y a la souveraineté proprement dite de la tête, la souveraineté improprement dite du cœur ou des bras (la guerre) et la souveraineté salement méditée de l'abdomen - le sexe - ou des pieds (la fécondité) : c'est ce que j'ai cherché à déconstruire. Mais « L'État, c'est moi », c'est bel et bien fini, n, i, ni !

- Je suis Paul Gilbert, étudiant en Sciences politiques. D'où venez-vous et d'où parlez-vous ?

- Ce ne sont plus des questions qui se posent en nos temps dits postmodernes, mais je vais néanmoins y répondre parce que vous êtes encore jeune. Je

suis le quatrième d'une famille de huit enfants ; j'ai quatre frères et trois sœurs ; mon père, né en 1919, est mort du cancer en 1989 ; ma mère, née en 1924, souffre maintenant de la maladie de Parkinson. J'ai été élevé sur une ferme pendant que mon père travaillait dans une usine de pâtes et papiers à Windsor, Québec ; nous étions pauvres, parfois même miséreux, mais jamais misérables, même s'il n'y avait pas vraiment de livres à la maison ; nous avons beaucoup déménagé et moi encore plus depuis, d'une province de l'Est à l'autre. J'ai quitté l'université deux fois ; mais j'y suis revenu en 1975 et j'y suis toujours. J'ai aussi « télésuivi » une pléiade de sportives idoles : Frank Mahovlich, Sunny Jurgensen, Sandy Koufax, Muhammed Ali, Julius Irving, Mario Lemieux et Lance Armstrong ; comme « la lance », j'ai eu le cancer du testicule, avant lui, en 1991. - C'est là d'où je viens... Quant au lieu d'où je parle, c'est celui de trois échecs : le Mouvement d'arrêt civil,

Radical et ma première thèse de doctorat, où j'ai justement cherché à élaborer une nouvelle dialectique de la surdétermination de la contradiction ; mais j'ai raté ou manqué mon coup, parce que le problème, c'était la contradiction. Je croyais alors que la contradiction n'était pas dialectique ; alors que dans mon manifeste, je propose au contraire que la dialectique n'est pas contradictoire, qu'il ne s'agit pas d'une dialectique de la contradiction mais de la ponctuation ou de la triple articulation du sens de la vie : la surdétermination n'est pas la médiation ou la relation, mais la méditation du tiers (pour et par le tiers). Après la dialectique de Socrate et de Platon, celle de Hegel et de Marx, celle de Freud et de Lacan, voilà la mienne (qui est celle du tiers inclus) : c'est ma nouvelle manière d'occuper l'espace par une place.

- Mon nom est Danielle Drouin et je suis artiste. Lors d'une autre conférence, vous avez lancé que le

Québec vous avait quitté ; nous savons comment, mais pourquoi ?

- Sans doute parce que je lui avais été infidèle et qu'il a fait de moi un bouc émissaire. Quand je succombe au ressentiment, je me dis que le Québec ne me mérite pas, comme il n'a pas mérité Nelligan, Delahaye, Grandbois, Saint-Denys Garneau, Gauvreau, Miron, Ferron, Aquin, Leduc, Borduas, Riopelle, Lepage, Arcand - et j'en passe !

- Vous vous surdéterminez ou vous vous surestimez, mais vous n'y allez pas par quatre chemins ; c'est le moins que l'on puisse dire. Cependant, si vous êtes un penseur si génial, comment expliquez-vous votre fiasco professionnel et intellectuel ?

- C'est sans doute un problème de personnalité, de personnage ou de personne ; je me suis souvent trompé de personne ou d'adresse. J'ai fréquenté des intellectuels qui ne juraient que par la musique classique, que par l'opéra et le ballet ; alors que je viens du rock de Jim Morrison, de Janis Joplin,

et de Jimi Hendrix, du blues d'Elmore James, de Muddy Waters et de Howlin Wolf, du jazz d'Ornette Coleman, de John Coltrane et de Cecil Taylor, sans parler d'Anthony Braxton, de Bob Dylan et de Léo Ferré ou de Ray Charles, de Roy Orbison et d'Édith Piaf et sans compter Pink Floyd. - Nous ne sommes décidément pas sur la même longueur d'ondes ! »

*

Ayant plus ou moins échoué à faire entendre sa dialectique chez les philosophes, il tenta sa chance du côté des linguistes ; il allait prêcher dans le désert.

J'enseigne la linguistique depuis une vingtaine d'années, avec peu de succès ; en fait, j'enseigne la grammaire, dont la linguistique, la sémiotique et la pragmatique ne sont que des avatars. On dit que ce qui est scientifique est

falsifiable ; je dis que ce qui est invérifiable n'est pas scientifique.

« À part l'origine de la vie, de l'homme et du langage, je m'intéresse à la grammaire ; je ne suis pas linguiste mais grammairien. Je connais bien l'histoire de la grammaire ; j'ai cherché à mettre sur pied un groupe de recherche, mais je n'ai pas trouvé de chercheurs ou je n'ai trouvé que des chercheurs qui n'étaient pas en quête de trouvailles mais seulement de retrouvailles. Je n'ai pas la compétence qu'il faut pour la linguistique historique ou diachronique et la grammaire comparative ; je ne maîtrise finalement que ma langue maternelle, mais la maîtrise linguistique ne peut jamais être totale, le langage étant infini et ouvert ; j'ai appris l'anglais par défaut et en autodidacte : on ne savait pas enseigner l'anglais au Québec !

J'ai beaucoup fréquenté les grammaires : psychomécanique ou systématique, glossématique, grammaire générale, grammaire générative, grammaire sémio-narrative, grammaire tensive, grammaire cognitive, grammaire interprétative, grammaire applicative, grammaire énonciative, grammaires d'unification, etc. ; j'en ai tiré une conférence qui a été un échec total ! J'en extrais pourtant et maintenant une grammaire *proprioceptive*, qui a pour fondement la valence, c'est-à-dire la puissance d'attraction des actants par le verbe et la valeur de la valeur ou l'investissement thymique (ou cyclothymique) ; les verbes - plus particulièrement les auxiliaires, les semi-auxiliaires (ou les verbes de modalité) et les pro-verbes (comme « aller », « venir » et « faire ») - sont les opérateurs de la valence. Les actants sont : le trajet (le sujet impersonnel ou unipersonnel : la « quatrième personne », celle des dieux), le sujet, l'objet (direct), le partenaire

(indirect) et l'intermédiaire ; les valences sont donc : l'avalence, la monovalence, la bivalence, la trivalence et la tétravalence ; seuls les verbes transitifs directs peuvent être trivalents ou tétravalents ; de l'intransitivité (de l'être) à la transitivité (de l'avoir), il y a toute la grammaire : toute la langue et toute la littérature. Nietzsche avait bien vu que la grammaire, c'est-à-dire l'arbitraire, c'est le divin... - C'était en épigraphe de mon premier livre, avec la collaboration de O'Neil Coulombe, dont j'ignore la destinée, comme celles de Claude Lamy, de Pierre Deschamps et de Maryse Parant ; mais Jacques Perreault et Richard Crépeau sont encore mes amis, à distance ; mon autre ami, Louis-René Lortie, est mort en 2004.

L'investissement thymique est à la fois pathique et phorique ; c'est la proprioceptivité ou la proprioception de la traction ou de la pulsion :

attraction ou répulsion, impulsion ou compulsion, disjonction ou conjonction. C'est cet investissement qui commande la segmentation, soit le découpage en séquences et la césure entre le segment ascendant (euphorique) et le segment descendant (dysphorique) ou l'inverse, le tout variant du protagoniste à l'antagoniste autour de l'agoniste ; c'est par la césure qu'il y a fracture ou fêlure, bascule ou coup de théâtre par un accent d'attaque ; c'est, en langage sportif, le point tournant (du tempo au momentum).

Par ailleurs, selon moi, il n'y a plus lieu de parler de double articulation mais de *triple articulation du langage* ; le langage est bien à la fois communication, signification et énonciation ou action (sensibilité), raison (entendement) et passion (imagination) ; c'est une erreur de jugement de confondre la communication et l'énonciation, car la communication est discours et

gestualité ou théâtralité, tandis que l'énonciation est parole et animalité ou sexualité ; la signification est langue et littéralité ou oralité. La parole est la voie de la voix ; faculté de langage, elle est récit et rythme ; performativité surdéterminant la compétence, qui détermine la performance, qui domine. Alors que le discours est stratégie et que la langue est théorie - la plus puissante des théories -, la parole est poésie..

- Votre dialectique maniaque ou votre manie dialectique nous écoeure. Parlez-nous plutôt de l'origine du langage.

- Les théories abondent tellement qu'elles nous en donnent la nausée ; j'en ai dressé l'inventaire sur mon site et nous ne sommes guère plus avancés que Sigismund Diamond vers 1950, année de ma venue au monde, malgré Noam Chomsky et Derek Bickerton. Disons qu'il y a deux extrêmes : ou bien l'origine est une mutation, ou bien c'est la fondation de la paternité, c'est-à-dire l'interdit de l'inceste et

l'interdit du meurtre, qui découlent de l'interdit de l'infeste - mon ultime contribution à l'anthropologie ! - ou du tabou du sang, tributaire du complexe de castration, c'est-à-dire du tiers, de la limite, de la finitude..

- Épargnez-nous de la psychanalyse et de son petit conte du meurtre du père de la horde primitive par la bande de frères pour la troupe de sœurs !

- Cette histoire de sexe ou de cul est sans doute quand même plus probable qu'une mutation ou une catastrophe. Mais il y a toutes sortes de solutions intermédiaires : ponctuation, adaptation, institution, fonction, narration, coopération, participation, gesticulation, co-évolution, bavardage, musique, chant, construction de niche par le charognage - c'est la dernière idée de Bickerton, qui ne croit plus en une mutation. Mais il nous faudrait aussi aborder la latéralisation du cerveau, la descente du larynx, la langue des signes et la dextérité ou la gestualité, etc.

- Mais ne pensez-vous pas qu'avant de parler de l'origine du langage, il faudrait parler de l'origine de l'homme ?

- Tout est affaire de définitions ! Il importe de distinguer le genre et l'espèce. Par exemple, si l'Australopithèque fabriquait des outils, il n'y a point lieu de le distinguer de l'*Homo habilis* ; si l'*Homo erectus* parlait, il n'y a guère lieu non plus de le séparer de l'*Homo sapiens*. Il ne faut pas avoir le culte des os ! Le genre *Homo* n'est pas l'espèce *sapiens* ; mais l'espèce est le genre. L'être humain ou la bête humaine - la « bêtresse » - est l'animal parlant ; ce que Lacan appelait le « parlêtre » : l'homme, « im-monde », est bien « le monstre du monde », tel que je l'écrivais en épigraphe de *La puissance du sens* en 1985. Il n'y a pas d'autre définition de l'homme que par le langage et il n'y a pas de langage sans l'homme, apparu il y a environ 150 000 années, quelque part en Afrique de l'Est ou du Sud ; ainsi ne faut-il

pas confondre le *langage* humain et la *communication* animale.

- Est-ce que le langage est né tout à coup ?

- Il a sans doute fallu un peu de vocabulaire avant d'en arriver à une grammaire ; Bickerton parle de « protolangage » en réduisant le langage à la grammaire, plus particulièrement à la syntaxe. Le langage, comme *praxis* ou activité (puissance en acte), est d'abord énonciation ou *deixis*, avant d'être signification ou *semiosis* (A. J. Greimas ou N. Chomsky et les cognitivistes) et communication ou *mimêsis* (S. Pinker et les néo-darwiniens) ; précédé et suivi du silence, il a d'abord été cri, appel, interjection, invocation du nom (du père ou du dieu) et non pas imitation ou onomatopée (Jean-Jacques Rousseau).

- Est-ce une origine verbale ou gestuelle ?

- J'ai déjà répondu. Arrêtons-nous donc ici, car nous sommes rendus trop loin du propos de mon suppôt. »

*

Pour accéder à mon manifeste, il y a quelques obstacles conceptuels pour vous et nous, les ouvriers, les prolétaires ou les prolétariens, car j'en suis, puisque le prolétariat est une force et non une simple forme ou classe ; on ne peut espérer des révolutionnaires qu'ils soient tous des intellectuels et encore moins des « intellectuels sans frontières ». Il est encore plus difficile d'être un révolutionnaire sans frontières et de ne pas se laisser borner ou limiter par la nation, la patrie, le pays ou le peuple et - a fortiori - par la couleur de la peau ou le sexe de la personne ; il faut du cœur ! Mon style, aussi, est problématique en son rythme, sa prosodie, sa mélodie ; mais l'homme, c'est le style, et non pas « Le style, c'est l'homme » ; c'est le moine qui fait l'habit...

Dépité ou débilité, il ne savait plus où donner de la tête, à quel saint ou sein se vouer, à qui s'adresser. Lui faudrait-il aller du côté des ingénieurs et des techniciens, car il en connaissait un bout sur leur technique, ou chez les économistes ? Il aurait pu se rendre chez les psychanalystes, mais il n'en connaissait aucun personnellement et il abhorrait les sectes. Que lui restait-il : médecins, psychiatres, biologistes ? Une idée de génie traversa son fol esprit : les juristes !

« Ce n'est pas sans être grandement intimidé que je m'adresse à vous, juristes qui êtes spécialistes du droit dans tous ses états et ses éclats ; j'ai au moins le privilège d'intervenir dans ma langue maternelle et de bénéficier des services de traducteurs et d'interprètes aussi chevronnés que Neil Bishop et Virginia Harger-

Grinling, que je salue et remercie académiquement (ils sourient) et qui pourraient traduire mon manifeste politiquement ou poétiquement (ils grimacent). Si vous avez parcouru mon manifeste, vous avez certes noté ou remarqué que j'y plaide pour la prudence et la jurisprudence du droit commun, tout en remettant en question l'État de droit. Comment cela pourrait-il être possible ?

Le droit doit être au-dessous - et non au-dessus - de la morale, de la déontologie et de l'éthique ; il lui revient de manœuvrer entre la justice et la justesse, entre la loi juridique et la loi symbolique. C'est donc dire qu'il doit échapper à la religion et à la politique, à toute foi et à tout roi ; ce qui signifie aussi qu'il doit s'arracher à la souveraineté de l'Église et de l'État et se mettre au service de la fécondité, l'hospitalité ne passant pas par la souveraineté mais par la fécondité. C'est ainsi qu'il nous faut

des professionnels de la fécondité et donc du travail - avocats ou non - et non des professionnels de la souveraineté et aussi du capital, qui est un crime, un vol, un viol de la fécondité.

Par ailleurs et dans la même foulée, le système pénitentiaire a besoin d'être repensé de fond en comble. Avec l'abolition de la peine de mort et de la torture, il est urgent de multiplier les instances entre les tribunaux et les prisons ou les pénitenciers et entre la police et la garde ou la sauvegarde ; il ne devrait pas suffire d'être avocat pour devenir juge : il n'y a pas de justice ou de justesse sans sapience ou sagesse. Il importe que le tribunal soit d'abord une tribune, voire une tribune philosophique ou psychanalytique, car les criminels sont fous et nous avons de la chance que les fous ne soient pas tous criminels ! Mais la folie n'est pas une excuse ou un alibi. Cependant,

la justice ne saurait être abandonnée à la population, friande de lynchage et de lapidation.

Il s'impose au droit de se libérer totalement de la religion, plus particulièrement du monothéisme et de l'idéologie du prochain, du proche, du propre ; il ne doit pas non plus se gaver de charité ou de fraternité - vœux pieux ! Ce qui importe, c'est le voisin, le commun, le sale ; c'est la proximité et la promiscuité, la communauté du voisinage qui nous permettra d'enfin échapper au patronage de l'État souverain. C'est du monde chtonien ou souterrain de la masse ou de la foule et de la déroute du principe d'individuation que peut émerger une force ou une puissance d'émancipation...

- Vous n'êtes rien de plus qu'un exalté !

- J'exulte !

- Forcené ! Maniaque ! Paranoïaque ! Mégalomane !

Dipsomane ! Ivrogne ! Alcoolique ! Taré ! Bouffon !

Démon ! Crétin ! Catin ! Putain de con !
Écrivailon ! Socrate ! »

(Sortie furtive des deux interprètes)

J'ai l'habitude de l'insulte et de l'injure, de l'offense et de la méprise, du malentendu et de la mésentente, autant du côté des fédéralistes que des souverainistes, qui ont en commun d'être nationalistes ; c'est la même chose parmi les humanistes et les féministes ; imberbe, j'ai pourtant été indépendantiste et je lisais Le Président, avant de m'apercevoir que son directeur ou rédacteur en chef, Raoul Roy, était de la même graine que le fasciste Adrien Arcand ; j'ai connu des Felquistes... Je suis comme un chien dans un jeu de quilles, Diogène dans son tonneau, ou comme un poil dans la soupe ; je n'ai pourtant pas le syndrome de La Tourette, ni d'autres tics. J'ai seulement le défaut de ne pas penser comme les autres ; quand je dis que je ne pense pas comme les

autres, ce n'est pas en termes de contenu ou de doctrine mais d'expression ou de discipline : mon cerveau est branché ou câblé sur mon cœur. J'ai les nerfs à fleur de peau ; j'ai la pensée dans la peau ; la théorie m'arrache la peau. La chair m'éloigne de la chaire, qui m'est pourtant bien chère, comme la bonne chère : « La chair est triste, hélas ! »... J'ai le vague à l'âme ; mon corps vogue sans naviguer. J'ai l'esprit volage et frivole ; c'est pourquoi je suis allergique à la philosophie de l'esprit encore bien à la mode.

*

« Aujourd'hui, chers collègues de l'Universalité, j'aurais voulu vous entretenir de l'art paléolithique, car c'est un bon chemin, un sentier ou un raccourci, pour parler de l'origine du langage et de l'homme : pour quelqu'un qui s'est traîné dans les grottes ornées, il y a bien une

grammaire valable à la fois pour le langage gestuel ou visuel et pour le langage verbal ; mais je ne veux pas vous parler ici de cette grammaire proprioceptive. Je tiens à vous parler de la vie, car c'est bien le titre de mon manifeste ; je n'ai pas osé l'intituler « Le sens de la vie », de crainte d'être traité de pasteur, de prêtre, de curé, de vicaire, de rabbin, de calife, de prophète, de messie ou d'autres surnoms ou sobriquets moins communs et plus sales. Il y en a qui appellent Dieu le sens de la vie ; mais ils ne m'ont jamais lu mes livres moebiens ou borroméens, où je passe de « la vie des sens » à « la vie du sens »... Il y a certainement parmi vous des biologistes, des néo-darwiniens qui ne veulent jamais daigner discuter avec les philosophes ou les littéraires ; il y a peut-être aussi des créationnistes ou des adeptes du « dessein intelligent » ou du destin stupide de l'humanité. J'en ai pour tous les goûts universitaires.

L'origine de la vie est une énigme : comment passer du minéral au végétal ? du végétal à l'animal ? de l'animal à l'animal humain ? Je ne ferai pas de mathématique ou de physique, car j'en suis incapable : j'ai moi aussi des domaines d'incompétence ; mais je suis bien prêt à admettre une origine mathématique, physique ou autrement ontologique de la vie biologique ou zoologique, car j'ai lu D'Arcy Thompson et Badiou. Sauf que là n'est pas l'essentiel : la vie dont je parle est la vie vécue, de la naissance à la mort, par le triple corps et dans la répétition de l'origine. La vie tue ! Vivre fait mourir...

C'est donc dire que mon manifeste - manifeste qui n'est pas programmatique mais pragmatique - tient non seulement de la métapsychologie, comme la psychanalyse et la phénoménologie, mais aussi sinon surtout de la

métabiologie et de la métaphilosophie, sans être de la métaphysique. La pulsion de mort selon Sigmund Freud et le principe (mâle) de mort selon André Leroi-Gourhan échappent à la biologie. Pour ne pas succomber à la métaphysique du regard qu'est la phénoménologie, c'est-à-dire la psychose d'Edmund Husserl, il m'a fallu énoncer que si la vue (proche) domine et que l'ouïe (propre) la détermine, ce sont bien l'odorat, le goût et le toucher (sales) qui les surdéterminent. De même, l'épigenèse surdétermine l'ontogenèse (déterminante) et la phylogenèse (dominante) : la phylogenèse (innée) est génétique et (uniment) générative, l'ontogenèse (acquise) est générique et (doublement) gérondive ; l'épigenèse (conquise) est généalogique et (triplement) génitive ; se distinguent ainsi respectivement l'univers individuel ou universel (de la nature), l'univers collectif ou particulier (de la culture) et, disons, l'« univers » transindividuel ou singulier

(de la posture). L'« univers » transindividuel est l'univers de la transgression ou de la déroute du principe d'individuation ; il est le rappel de la finitude, c'est-à-dire de l'interdit : de la castration et de la mort !

- Arrêtez là vos trinités ou vos triangles et parlez-nous plutôt du grand Charles Darwin.

- Bien grand oui, presque autant que Freud, pourtant hypothéqué par Jean-Sébastien Lamarck. La théorie de l'évolution est devenue un obstacle à l'évolution de la théorie ; je crois que Stephen Jay Gould l'avait entrevu avant de crever, d'un cancer je crois. L'orthodoxie néo-darwinienne ou « la nouvelle synthèse » est un blocage et un blocus ; tellement que la psychologie évolutionniste en appelle à la « nouvelle nouvelle »... L'évolution n'est pas qu'adaptation à l'environnement et survie du plus apte avec quelques mutations victorieuses ; elle est innovation et invention ou adoption de

l'environnement par l'organisme, des insectes sociaux aux primates en passant par les rongeurs comme les castors ; à cause du métabolisme (anabolisant et catabolisant), l'organisme est irréductible au génome ; il ne faut pas céder ou concéder à la sociobiologie que le gène est égoïste et qu'il détourne ou contourne l'individu et l'espèce ou la population ; celle-ci, justement, étant construction.

- Qu'avez-vous à nous dire enfin et finalement de l'origine de la vie ?

- Cette origine est unique mais répétitive : sa naissance est déjà renaissance ; il en est ainsi de l'origine de l'homme et de l'origine du langage : combien de fois le meurtre du père a-t-il été perpétré ? La vie (biotique) a précédé l'ADN, comme la reproduction ou la répétition a précédé la sexualité, synonyme de mort ; mais nous, les pauvres humains, sommes aux prises avec le sexe et le langage, en prise au sexe à cause du langage. »

La salle, qui avait depuis le début commencé de se vider, était maintenant vide de biologistes ; il ne restait que trois théologiens curieux ou généreux, à qui il parla de l'habitat, du monde habité et du monde habitant ou du monde ambiant et même aussi de l'âme comme sens des organes et comme « être de l'être » ou comme trinité du corps ; ils en furent ravis...

*

J'ai la morale on ne peut plus large et je suis contre la censure ; mais il y a quelque chose que mon angoisse de castration ne peut supporter, c'est la transition du transvestisme ou du transsexualisme à la transsexualité, justement parce que la sexualité est transindividuelle et qu'elle se multiplie par trois ; il n'y a donc pas à choisir entre un sexe et l'autre ; deux ne

fusionnent pas en un et un ne se divise pas en deux (ou trois, pour le christianisme). L'individu est un « dividu » et un multiple ; il est polyvalent et ambivalent : inverti ou averti, introverti ou extroverti, perversi ou travesti, converti ou subverti ; interpellé ou assujetti, il est sujet ou non.

Les critiques fusaient de partout et le fusillaient : militaires, économistes, politiciens, médecins, psychologues, sociologues, épistémologues et autres universitaires ; on le traitait de barbare, de sauvage, de traître à la civilisation ; il ne trouvait d'appui ni chez les humanistes ni chez les féministes, ni chez les communistes ni chez les anarchistes. Il lui tardait de s'expliquer et il se tourna donc en dernier recours vers les journalistes, qu'il honnissait depuis qu'il l'avait été lui-même, à La Tribune, de 1975 à 1977.

« Chers auditeurs et auditrices, j'ai dit et écrit que la civilisation - qui n'était évidemment pas indo-européenne à l'origine mais africaine - était née avec l'humanité et qu'elle ne succédait donc point à la barbarie, qui aurait elle-même été précédée par la sauvagerie : la civilisation peut être sauvage ou barbare ; elle l'a été d'un siècle à l'autre, surtout depuis le XIXe. Certains me reprochent d'ignorer le rôle civilisateur de la religion et donc de la souveraineté ; d'autres en profitent pour affirmer le rôle tout autant civilisateur de la colonisation et ainsi de la guerre. Nous n'avons évidemment pas la même définition de la civilisation : ils sont civilisés et civiques, alors que je ne suis que civil ou autrement commun, car le civisme m'est étranger ; ils sont comme un, tandis que je suis comme trois. Si la religion - je parle du monothéisme - est synonyme de civilisation, l'humanité est bien jeune et doit dater d'environ

6000 années. Or, je ne puis imaginer la culture de l'art paléolithique, qui date de 40 à 50 000 ans, sans culte et sans civilité ; ce n'est que bien plus tard que la religion est devenue « l'opium du peuple » : ecclésiastique, ecclésiale, cléricale, épiscopale, pontificale, papale, souveraine. En somme, si la religion, qui assimile le divin au sacré ou au saint et au sacrifice ou au sacrement, ne peut se passer de la civilisation, celle-ci se passe bien de celle-là. Les habitants de l'enfer ou du purgatoire doivent se prendre en main et ne point attendre de salut des anges du ciel. - Et n'en déplaise à René Girard et à Jean-Pierre Dupuy, si je suis sacrilège !

- Parlons plutôt politique.

- Mais le lien social est religieux et le lien religieux est politique ; cependant, cela achève ou c'est même déjà fini, selon Marcel Gauchet ou Charles Melman et Jean-Pierre Lebrun. Sauf qu'il y a d'autres liens que la religion et la politique,

autrement dit la souveraineté, cherchent à s'accaparer ; c'est l'un des pouvoirs du nationalisme. C'est pourquoi mon manifeste n'est pas localisé et qu'il transcende les frontières et les barrières de toutes sortes...

- Il y a quand même la barrière linguistique ou stylistique.

- Êtes-vous interprète ? La traduction dans la même langue est déjà commencée et elle se poursuit ici en ce moment même ; je suis aussi en négociation avec une traductrice du français à l'anglais ; je ne sais pas si je trouverai un éditeur ou si je devrai m'en remettre encore au « gouffre » qu'est l'internet, selon mon ami Claude Zilberberg.

- C'est tout le temps que la radio de Radio-Canada a à vous accorder. Ici Aline Gobeil, qui vous remercie de votre écoute et vous souhaite un bon weekend. »

*

Il craignait d'être accusé d'anarchie ou d'utopie, d'idéalisme ou de matérialisme, de cynisme ou de scepticisme, de romantisme ou de subjectivisme et - a fortiori - de nihilisme. D'une part, il lui fallait relier le prolétariat et la révolution ; d'autre part, il lui incombait de tirer toutes les conséquences de son appel à l'ouverture : abolition des frontières de tous genres, libre circulation des personnes, dérégulation des heures de fermeture, calendrier postchrétien, nouvelles alliances, scrutin ouvert, gratuité des systèmes de santé et d'éducation et des transports, réorganisation de l'habitat et du logement, promotion du sport, de la science et de l'art.

Je crois que mon « pragramme » a pour fondement économique et politique le régime de retrait(e) continu(e), qui a une puissance de

ralliement des générations, des minorités et de la majorité ; c'est le pivot du mouvement qui saura transformer un document en monument et en événement par l'arrêt, concept dont il faut entendre toute la signification ou la signifiante pratique et théorique, politique et philosophique, juridique et scientifique. C'est par un tel régime ou registre que la communauté, que le commun, se fonde sur le voisin, et qu'un mouvement peut outrepasser l'organisation. (C'est une idée qui m'est venue il y a plus de vingt-cinq ans ; j'en avais développé un article, que Le Devoir a refusé de publier...) Je pense aussi - mais j'ai oublié d'en traiter - qu'il s'impose de changer la monnaie et donc l'échange ; cela importe autant que de changer le calendrier.

Le temps était maintenant venu de retourner chez les cégépiens, où il fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements ; parmi tous ces jeunes, il y avait quelques vieux administrateurs,

dont encore le directeur du collège, et des personnalités publiques ou politiques, dont quelques chefs d'entreprise et au moins un président directeur général.

« Je vous remercie d'être venus en si grand nombre pour ce qui sera ma dernière intervention publique, car j'ai une rechute et je n'en ai que pour quelques mois à vivre. - Non, je blague !

- Avant de nous reparler de votre manifeste, pourriez-vous nous entretenir un petit peu de vos autres livres ?

- Ils sont tous tombés dans l'oubli ou sont passés au pilon ; je n'ai pas connu les éloges de la gloire ou la gloire des éloges et je n'ai pas non plus été invité à enseigner dans les universités françaises ou américaines en quête de poststructuralisme ou de postmodernisme et de « grands intellectuels » ; j'ai sans doute commis

l'erreur de succomber à quelques influences néfastes. Je crois pourtant que ce sont de très grands livres même si petits, surtout *La signature du spectacle* et *Signature* ou *Œuvre de chair* et *Le sujet*. Le problème que j'ai rencontré est de ne pas avoir trouvé de public à la fois littéraire et scientifique, poétique et linguistique, politique et philosophique ; je n'avais pas la bonne adresse...

- Quelle est votre dette envers Derrida et la déconstruction ?

- Il n'y a point de construction sans destruction, sans déconstruction de la doctrine ou du dogme et sans reconstruction de la discipline ou de la norme : il faut casser des œufs pour cuisiner une omelette ! J'ai surtout été inspiré par la grammatologie de Derrida, qui est un très grand écrivain, c'est-à-dire par sa théorie du gramme ou de la trace et de l'archi-écriture, qui m'a permis de pousser sa théorie de la signature jusqu'à ses extrêmes limites ou au littoral de la différence

avec un 'a'. Je suis un architecte ou un ingénieur de la théorie et un disciple de la technique ; je souffre d'une boulimie de la lecture.

- Quand vous prêchez l'abaissement de l'âge de la majorité, ne faites-vous pas le travail de la police ?

- Jacques Rancière, contre Pierre Bourdieu (qui aurait passablement pillé Pierre Legendre, selon ce dernier), distingue la police, qui est l'ordre du gouvernement, et la politique, qui est la subjectivation du prolétariat, que Rancière appelle « tiers-peuple ». Étant donné le vieillissement de la population, il s'impose de donner davantage de pouvoir politique à la jeunesse et à l'alliance ; mais il n'y a pas de pouvoir sans devoir, pas de capacité sans responsabilité. Il est nécessaire de réduire l'écart entre l'âge de la raison et l'âge de la passion, justement pour l'âge de l'action avant que l'action de l'âge ne prenne le dessus.

- Une démocratie sans élections est-elle possible ?

- Je n'ai jamais voté aux élections municipales, provinciales ou fédérales ; je n'ai pas annulé mon vote, je me suis abstenu. L'abstention a mauvaise presse chez les démocrates et les républicains, mais les élus le sont par la minorité ; la majorité est de plus en plus silencieuse. Je suis pourtant contre le silence et le secret, contre l'anonymat du scrutin secret. Il ne faut pas confondre la démocratie et l'élection, ni non plus l'égalité et la légalité ; il n'y a pas de démocratie que représentative. Le travail doit trouver le moyen de se présenter et de se représenter lui-même ; pourquoi, par exemple, céder la vente de ses produits au capital, quand on est pêcheur ?

- Quand vous écrivez que les parents doivent mourir pour que vivent les enfants, ne craignez-vous pas de nous pousser au matricide ou au parricide ?

(Soupirs)

- C'est la formule de la finitude ou du quadriparti des ancêtres et des parents, des enfants et des

frères ou sœurs. Cela veut aussi dire qu'il faut que les parents cessent d'être des enfants...

- Que faut-il penser des références de la fin de votre manifeste, de cette liste d'auteurs convoqués ou invoqués, où il manque le nom de Socrate ? N'est-ce pas de l'orgueil, de la vantardise, de la pédanterie ? Nous faudrait-il les lire avant de vous relire ?

- Le nom de Socrate est inclus - à tort ou à raison - dans celui de Platon ; mais j'ai oublié bien d'autres anthroponymes... Des remerciements aux excuses, des compliments aux compléments, ce sont des louanges ; je sais reconnaître mes dettes : « Il faut rendre à César ce qui revient à César ! » et « À tout seigneur tout honneur ! » ; mais vous voyez bien que je plaisante !

- Notre professeur de français nous a fait remarquer que vous aviez usé d'un anglicisme quand vous avez écrit que le MAC était « en quête d'*alternatives* à l'État et aux États ».

- C'est effectivement un emploi critiqué ; mais je préfère cet usage à « solution de rechange » ou à « solution de remplacement », car je ne suis pas en quête de solution ou de résolution mais de dissolution : par l'Arrêt, qui est « refus global » ou local ou rejet total ou mondial et qui est la césure entre l'Être et l'État, entre l'avant et l'après - E(N)TRE ou retrait(e) continu(e). Face à un problème, il faut d'abord formuler la question avant de formaliser la réponse.

- Je n'aime pas mon voisin.

- « Haime » ton voisin comme lui-même !

- Que faire ?

- C'est bien là la question, de Kant à Derrida en passant par Lénine : « Faire ou ne pas faire » et « Être ou ne pas être ». Ce qui importe est de devenir ce que l'on est ou « s'être », c'est-à-dire être en mouvement, vivre dans l'expérience même tragique. Si vous voulez faire, vous pouvez faire et créer ici et maintenant un mouvement d'arrêt

commun - mouvement qui est un *affront* et non un *front*, puisqu'il est arrêté - autour de la gratuité de l'éducation et des transports ou du scrutin ouvert par exemple, c'est-à-dire un MAC comme dispositif ou installation, et vous mettre véritablement et radicalement à l'étude de la ou de ma pensée : vous n'avez point besoin d'être en entente, seulement à l'écoute, car - je vous l'ai dit la première fois et je le répète une avant-dernière fois - c'est un mouvement sans chef ; je vous donnerai mes milliers de livres. Dans la solidarité et la sollicitude, dans le souci et le soin, d'autres mouvements semblables suivront, de manière épidémique ou mimétique, mais sans panique.

- Et que vive le prolétariat ! »

Robert Tremblay était bouche bée. Pierre-Karl Péladeau, autrefois de Radical lui aussi, était passé du sourire à la grimace, du rire aux

pleurs, des larmes aux sanglots ; il se giflait et
se griffait : il n'était plus que Karl...

JML/mai-juillet 2009